

Bête de scènes

Alain Vézina

Number 242, March–April 2006

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/47746ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

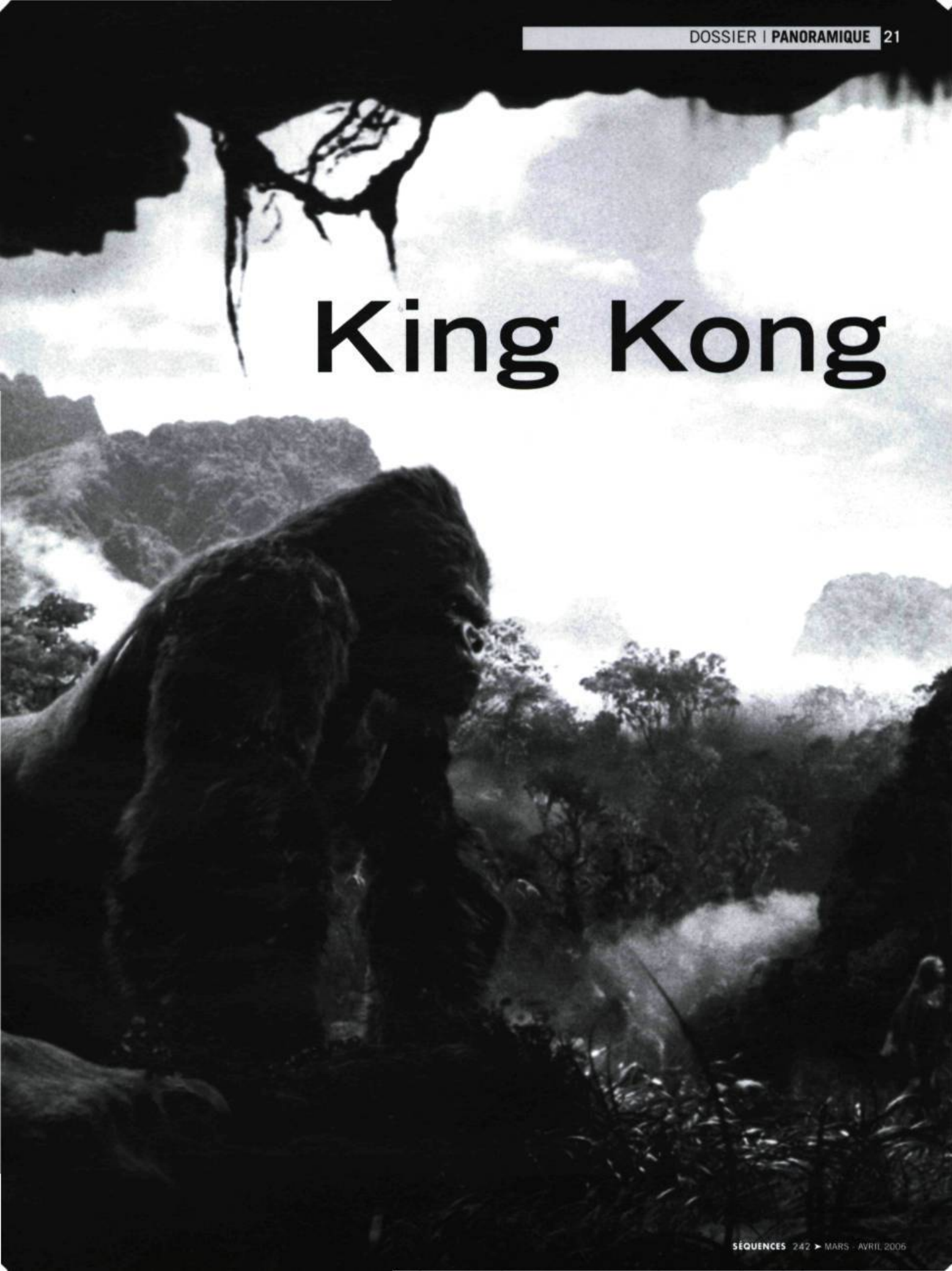
1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Vézina, A. (2006). Bête de scènes. *Séquences*, (242), 21–26.

King Kong





King Kong (1933)

Bête de scènes

Le début des années 30 est une période fort propice pour les créatures de toute origine qui envahissent les salles de cinéma à une cadence régulière. Cette monstrueuse procession est bien sûr symptomatique des vives inquiétudes et du désespoir suscités par une crise économique qui, par son ampleur, impose aux producteurs de mettre sur pellicule des visions si cauchemardesques que le quotidien des spectateurs en semble supportable. Alors que les grandes figures de la littérature fantastique déferlent sur les écrans (Dracula, Frankenstein, etc.), un cinéaste-aventurier, Merian Cooper, rumine une bien étrange idée. N'arrivant pas, en cette période de dépression, à trouver les capitaux nécessaires pour une expédition en Afrique afin d'y tourner un documentaire sur les gorilles, il se met à songer à un film, tourné en studio, qui mettrait en vedette un singe géant. Cooper aspire à présenter au public la plus grande et fantastique aventure jamais vue sur un écran. Pareille ambition avait de quoi laisser perplexe : un film dont le héros ne serait aucune des têtes d'affiche de l'époque (Will Rogers, Clark Gable, Mae West, etc.), mais un animal géant, c'était une lubie difficilement conciliable avec la perspective d'un succès financier. De plus, comment créer pour le cinéma un gorille à la taille gigantesque ? Une suite de conjonctures favorables allaient bientôt permettre à Cooper de concrétiser son extravagant projet et de présenter au public du monde entier l'un des plus célèbres personnages du 7^e art : King Kong !

ALAIN VÉZINA

Des collaborateurs de tout poil

La situation financière des studios RKO n'est pas à son meilleur à l'été 1931 : subissant les contrecoups de la dépression, la compagnie se trouve au bord de la faillite. En septembre 1931, David Selznick, conseiller à la Paramount, devient vice-président chargé de la production à la RKO et entreprend toute une série de mesures drastiques visant à sortir la compagnie du marasme financier qui l'étouffe. Pour l'aider dans toute la réorganisation de la production,

Selznick propose à son ami Merian Cooper de se joindre à lui. Cooper accepte, voyant sans doute là une opportunité unique de suggérer ses propres idées de films.

Sur la liste des films dont le tournage risque d'être interrompu faute d'argent figure **Creation**, une ambitieuse production présentant toute une faune préhistorique animée image par image par un certain Willis O'Brien. Celui-ci n'en est pas à sa première expérience avec les dinosaures : en 1925, il avait

ébahi le public¹ avec ses créatures antédiluviennes dans **Le Monde perdu** (The Lost World), adaptation du palpitant roman de Conan Doyle. Le tournage de **Creation** est annulé, mais Cooper est néanmoins vivement impressionné par la qualité du travail de O'Brien et de ses collaborateurs. Il pressent que cette équipe talentueuse pourrait bien donner vie à son primate géant. Cooper s'enquiert auprès de O'Brien et de son assistant Marcel Delgado de la possibilité de construire un gorille qui, à l'écran, serait aussi énorme qu'un dinosaure. Voyant là un défi susceptible de les consoler de l'abandon de **Creation**, les deux hommes se mettent au travail, mais le premier gorille affiche un faciès beaucoup trop humain et amusant au goût de Cooper. O'Brien persiste cependant à croire qu'un anthropoïde trop monstrueux ne suscitera aucune sympathie de la part du public, mais il se heurte à l'intransigeance de Cooper : « *Je veux que les femmes pleurent sur son destin à la fin du film, et plus il sera brutal, plus elles pleureront.* »

En décembre 1931, Cooper engage Edgar Wallace, auteur réputé de romans policiers, pour l'écriture de son film. Malheureusement, Wallace meurt de pneumonie le 10 février 1932. Après la mort de l'auteur anglais, un autre romancier, James Creelman, collabore au scénario, mais c'est finalement Ruth Rose qui en rédigera la version définitive. Cette jeune femme, fille d'un producteur et auteur de théâtre, ancienne actrice, n'avait jamais écrit une ligne de scénario avant de se pencher sur le script de **King Kong**. Elle avait participé en 1919 à une expédition en Nouvelle-Guinée; nullement effrayée par les serpents et les fauves, elle s'était acclimatée rapidement à la jungle et avait rédigé quelques articles. Nul doute que Cooper misait sur l'expérience de la jeune femme en milieu sauvage pour donner aux personnages, qui explorent une île inconnue infestée de bêtes dangereuses, des répliques, des réactions et un tempérament s'accordant avec ce genre d'aventure.

Cooper entame au printemps 1932 avec son ami Ernest Schoedsack, époux de Ruth Rose, une production intitulée **Les Chasses du comte Zaroff** (The Most Dangerous Game). Cooper et Schoedsack n'en sont pas à leur première production commune : en 1925, ils avaient réalisé **Grass**, un documentaire où, dans la plus pure tradition de Flaherty, les deux hommes avaient vécu plusieurs mois avec une tribu nomade en Iran; en 1927, c'était le tour de **Chang**, un documentaire sur la jungle siamoise où on pouvait voir des tigres et même un troupeau d'éléphants ravageant un village; en 1931 enfin, **Rango**, film auquel participa également Ruth Rose et dans lequel deux des personnages principaux étaient des... singes. L'aventure et le goût de l'exotisme avaient donc exercé un attrait peu commun sur ces cinéastes téméraires et ces dispositions allaient bientôt alimenter la trame narrative de **King Kong**.

Ayant déjà persuadé Selznick de réaliser un bout d'essai afin de convaincre les dirigeants du studio, Cooper veut utiliser les décors de **Zaroff** pour tourner quelques scènes de son film de gorille géant. Dans une jungle factice et avec des acteurs de **Zaroff** (dont une dénommée Fay Wray), Cooper tourne la nuit son bout d'essai d'une durée de dix minutes. Accompagnées de superbes dessins de production, les premières images de



Un technicien aide Kong à grimper sur l'Empire State Building

King Kong, outre son exotisme dépayçant, offre au public sa première vedette animale créée avec des effets spéciaux : il ne s'agit plus d'un reptile sans personnalité (comme ceux du Monde perdu), mais d'un animal géant à la fois terrifiant et attachant, valeureux et même parfois amusant.

Kong sont bientôt présentées aux décideurs de la RKO. On y voyait, entre autres, la scène dans laquelle le gorille géant secoue le tronc d'arbre où s'accroche désespérément les matelots, le combat épique avec le tyrannosaure et le fameux segment disparu où les marins étaient dévorés par des insectes monstrueux. Malgré certaines réticences, le projet 601 (nom de code de la production) reçoit le feu vert et Cooper invite Schoedsack à coréaliser le film avec lui. Le tournage va durer 55 semaines et coûtera 430 000 \$ (même si la RKO a toujours indiqué que le budget officiel avait été de 650 000 \$)².

Une ingrate progéniture

Le 2 mars 1933, **King Kong** est présenté dans les deux plus grandes salles de cinéma de New York (et du monde) : le Radio-City Music Hall et le New Roxy. Le succès est instantané et le film sauve littéralement la RKO de la faillite ! **King Kong**, outre son exotisme dépayçant, offre au public sa première vedette animale créée avec des effets spéciaux : il ne s'agit plus d'un reptile sans personnalité (comme ceux du **Monde perdu**), mais d'un animal géant à la fois terrifiant et attachant, valeureux et même parfois amusant. *Transparence, stop motion*, cache (matte), peintures sur verre (celles de la jungle évoquent beaucoup les illustrations de Gustave Doré), modèles grandeur nature, toutes ces techniques amalgamées par la virtuosité de O'Brien et de son équipe contribuent à faire de **King Kong** l'un des plus grandioses spectacles de l'histoire du cinéma.

Afin d'exploiter au maximum le succès de **King Kong**, la RKO met en chantier la même année une suite intitulée **Son of Kong**. Les prouesses techniques sont moins nombreuses (les bêtes géantes ne sont présentes que dans la seconde moitié du récit), le film verse davantage dans le comique et, si l'on excepte la finale où le rejeton de Kong se noie en sauvant Carl Denham lors du cataclysme qui engloutit Skull Island, nous sommes bien loin des accents tragiques de **King Kong**. Avec un budget (250 000 \$) ne permettant pas d'égaliser l'ampleur du saisissant spectacle du précédent film, la scénariste Ruth Rose s'est souvenue d'un célèbre proverbe de Broadway: «Si vous ne pouvez pas le faire plus gros, faites-le plus amusant.» En 1949, Cooper, Schoedsack, O'Brien et Rose (auxquels se joint un futur virtuose de l'animation image par image nommé Ray Harryhausen)³



King Kong contre Godzilla (1962)

Voici notre gorille naturalisé japonais et confronté non pas à Frankenstein mais à Godzilla dans King Kong contre Godzilla (Ishiro Honda, 1962). Le film obtient un immense succès tant au Japon qu'aux États-Unis et contribue à faire de Godzilla une vedette en Occident.

conjuguent à nouveau leurs efforts pour **Mighty Joe Young**⁴, histoire d'un gorille de trois mètres qui, accompagné de sa maîtresse, est tiré de la jungle africaine pour se retrouver en spectacle dans une boîte de nuit de New York. Mais ici encore, en dépit des références évidentes à **King Kong**, de qualités techniques indéniables et de la personnalité

particulièrement attachante du gorille, le film ne parvient pas à se hisser à la hauteur de son illustre modèle de 1933.

Si les nombreux émules de King Kong ont connu diverses fortunes, ces derniers films sont néanmoins dignes de figurer dans la lignée engendrée par le fameux gorille. Mais les descendants plus ou moins légitimes n'ont pas tardé à voir le jour! À la fin des années 1960, Willis O'Brien ambitionne de ramener King Kong à l'écran⁵. Il rédige un synopsis intitulé **King Kong vs Frankenstein** et exécute plusieurs esquisses montrant un monstre de Frankenstein qui n'a plus grand-chose à voir avec la créature immortalisée par Boris Karloff (il doit être énorme s'il veut se mesurer à Kong!). O'Brien parle de son histoire et montre ses dessins à un *attorney* de la RKO et celui-ci, intéressé par l'idée, présente O'Brien à un producteur nommé John Beck. Ce dernier embauche un scénariste⁶ afin de développer l'idée de O'Brien et, n'arrivant pas à la vendre aux États-Unis, se tourne vers la Toho, une compagnie de production nipponne qui possède déjà son propre monstre-vedette: Godzilla! Beck réussit à évincer O'Brien du projet, la Toho obtient l'autorisation d'utiliser le personnage de King Kong (ce qui coûta une petite fortune!) et voici notre gorille naturalisé japonais et confronté non pas à Frankenstein mais à Godzilla dans **King Kong contre Godzilla** (Ishiro Honda, 1962). Le film obtient un immense succès tant au Japon qu'aux États-Unis et contribue à faire de Godzilla une vedette en Occident. Mais pour plusieurs, cette mouture asiatique de King Kong marque le début d'une longue déchéance pour le personnage, notamment en raison du fait que le gorille, tout comme Godzilla, est interprété par un anonyme figurant sous un costume (et ledit costume n'est pas particulièrement réussi!). Mais la mauvaise réputation du film est largement attribuable aux initiatives de John Beck qui, sans les moyens financiers requis, a modifié le montage original en y intégrant des scènes tournées aux États-Unis: ainsi, **King Kong contre Godzilla**, version américaine, comporte une séquence additionnelle aussi ridicule qu'inutile (le récit est encadré par un bulletin de nouvelles des Nations Unies!) et se trouve en outre amputé de la magnifique musique de Akira Ifukube. Plusieurs films de Godzilla ont connu ce triste sort et tout jugement critique devrait s'exercer sur l'œuvre originale et non sur un remontage décidé par un distributeur voulant à tout prix ajouter une touche américaine.

En 1966, Ishiro Honda réalise **La Guerre des monstres** (War of the Gargantuas) dans lequel deux créatures énormes à l'aspect simiesque se livrent un combat apocalyptique à Tokyo. Il s'agit sans doute de l'une des meilleures œuvres de Honda qui signe ici, avec son technicien d'effets spéciaux Eiji Tsuburaya, plusieurs scènes fort réussies, comme le combat d'ouverture de l'un des singes géants contre un poulpe gigantesque et ce coup de théâtre efficace où le même gorille, à la merci des forces de défense japonaises, est sauvé *in extremis* par l'arrivée inopinée d'un autre singe monstrueux, garantissant ainsi au spectateur un titanesque affrontement en guise de dénouement. Jamais à court de scénarios délirants, Honda enchaine en 1967 avec **King Kong s'est échappé** (King Kong Escapes), où le gorille géant affronte son alter ego métallique, Mechani-Kong,

Le récit s'inspire d'une série d'animation américaine de King Kong diffusée sur ABC depuis septembre 1966 (78 épisodes en trois saisons). Rankin-Bass, la compagnie productrice du dessin animé, s'associe avec la Toho pour ce second Kong japonais, toujours bien sûr avec l'accord de la RKO. Le look de King Kong s'est légèrement amélioré depuis son combat contre Godzilla, et Honda accumule les hommages au film de 1933 (notamment l'attrance du gorille pour une jolie blonde américaine et un combat contre un tyrannosaure). En 1961, c'est au tour des Anglais de livrer leur version du grand singe avec **Konga** de John Lemont où un savant fou injecte à un mignon chimpanzé un sérum qui le transforme en gorille géant. En dépit d'un titre évocateur, le film n'entretient qu'une vague parenté avec **King Kong** et l'absence de moyens et de talent rend l'entreprise des plus risibles.

Seconde naissance

Au milieu des années 1970, King Kong attise à nouveau la convoitise des studios hollywoodiens et provoque même une bataille judiciaire ! La firme Universal et le producteur Dino De Laurentiis se disputent âprement les droits du personnage et c'est finalement le célèbre producteur qui conclut un arrangement avec la RKO. Le projet avorté de Universal, intitulé **The Legend of King Kong**, devait reprendre pour l'essentiel la trame du premier film avec les mêmes personnages (Peter Falk fut pressenti pour jouer Carl Denham), la situer à la même époque et on envisageait en outre de réutiliser la magnifique musique de Max Steiner composée pour le film de 1933. Pour la version de De Laurentiis, le scénariste Lorenzo Semple Jr. écrit un récit contemporain dans lequel l'équipe de cinéastes du film original est remplacée par des prospecteurs pétroliers croyant découvrir sur une île inconnue un important gisement. Cette réactualisation de l'histoire ne se révèle pas une mauvaise idée, dans la mesure où la crise de l'énergie qui secoue l'Occident dans les années 1970 (conséquence directe de la guerre du Kippour qui entraîna la décision de l'OPEP d'augmenter massivement en octobre 1973 le prix du pétrole brut) fournit un contexte tout à fait propice pour ce genre d'expédition⁷. Le personnage du paléontologiste, à travers sa prise de position pour la défense de Kong, s'oppose à l'exploitation abusive de la nature, attitude qui renvoie à la prise de conscience écologique qui marque les mêmes années (message ironique quand on sait que 3000 arbres ont été abattus pour le décor de la grande muraille qui protège les indigènes).

Mais, en dehors de ces interprétations sociohistoriques, le remake produit par De Laurentiis et réalisé par John Guillermin constitue une lamentable déception ! L'île où habite Kong n'est plus l'antré d'effroyables créatures préhistoriques (si l'on excepte un ridicule serpent géant), rarement des dialogues auront été aussi insipides (Jessica Lange, dont c'est le premier rôle, va même jusqu'à demander à Kong son signe astrologique !) et toute la dimension érotique sous-jacente du film de 1933⁸ se trouve en 1976 grossièrement étalée, conséquence de l'émancipation sexuelle qui marque la décennie : la promesse de Kong explique qu'elle doit sa vie à un film porno qu'elle a refusé de regarder (Semple croyait sans doute que cette retenue affichée par une actrice très

sexy allait exciter les mâles des salles obscures !), joue les aguichantes et ne cesse de gémir et de bouger lascivement lorsqu'elle est offerte en sacrifice ou quand elle est séchée par le souffle puissant du gorille. Mais le plus consternant



King Kong s'est échappé (1967)

Jamais à court de scénarios délirants, Honda enchaîne en 1967 avec King Kong s'est échappé (King Kong Escapes), où le gorille géant affronte son alter ego métallique, Mechani-Kong.

demeure assurément des effets spéciaux qui n'impressionnent guère⁹, sans compter qu'une publicité tapageuse promettait en lieu et place de l'animation image par image un gorille robotisé de quinze mètres de haut ! Ce Kong grandeur nature existait bel et bien, mais il était tellement statique qu'il n'a été utilisé que pour quelques plans (lors de l'exhibition du gorille à New York et quand il git au pied du World Trade Center). Le reste du temps, Kong est un figurant sous un costume (Rick Baker qui allait devenir l'un des grands spécialistes de maquillages spéciaux), exactement comme dans les productions japonaises, à la différence que le film de Guillermin coûta plus de 24 millions de dollars ! L'échec autant critique que commercial de ce *remake* ne va pas empêcher De Laurentiis, dix ans plus tard, de produire une suite tout aussi indigeste : **King Kong Lives**.

Les choses vont de mal en pis pour Kong dans les années 1970 : une production américano-coréenne intitulée **King Kong revient** (Ape) réalisée (enfin ici « réalisée » est un

bien grand mot !) par Paul Leder mérite sans l'ombre d'un doute le titre du plus mauvais film de singe géant jamais produit ! Ed Wood n'aurait pu faire pire comme en témoigne ce combat du gorille, un pauvre type affublé d'un costume grotesque, contre un requin géant (il fallait bien exploiter le succès de **Jaws**) et ce plan dans lequel, pour donner l'illusion du gigantisme du primate, il enjambe une vache qui n'est ni plus ni moins qu'un jouet dont seule la queue bouge ! De tels moments d'hilarité viennent presque absoudre les auteurs de pareilles aberrations... Comme si ce n'était pas assez, le pauvre Kong est même victime de la montée du féminisme puisque les Italiens produisent avec les Anglais en 1976 un **Queen Kong** qui raconte l'histoire d'une guenon gigantesque qui jette son dévolu sur un type nommé... Ray Fay. Les Chinois vont tenter eux aussi leur imitation de **King Kong** en 1977 avec **Le Colosse de Hong Kong** (*The Mighty Peking Man*). Le film prête souvent à rire, mais quelques moments sont particulièrement réussis, notamment la scène finale où le gorille géant, au sommet d'un immeuble, est criblé de balles et brûlé vif alors que sa belle, une version féminine de Tarzan, meurt avec lui. En fait, l'ensemble est plus émouvant et spectaculaire que le film de Guillermin !



Le robot pratiquement inutilisé du **King Kong** de 1976

Il était grand temps que justice soit rendue à l'un des plus célèbres mythes du grand écran et on ne peut que se féliciter que l'équipe de **The Lord of the Rings** préside dorénavant à la destinée du grand gorille. Outre les moyens financiers et l'expertise technique, un autre facteur est garant de la réussite d'un remake de **King Kong** : un profond attachement à l'œuvre originale.

¹ En 1922, alors que le film est en production, Sir Arthur Conan Doyle, féru de magie et de spiritisme, présente un extrait du film à un congrès de magiciens où était présent le célèbre Houdini. Doyle parvint, non sans une certaine fierté, à « mystifier ceux qui ont souvent mystifié les autres » et écrivit par la suite une lettre à Houdini pour lui expliquer qu'il s'agissait de trucages de cinéma.

² Somme considérable quand on sait que le budget d'un film dit de catégorie A s'élève à l'époque à 200 000 \$.

³ Voir l'interview avec Ray Harryhausen dans *Séquences* n° 239.

⁴ Un remake avec Charlize Theron a été produit en 1998.

⁵ En fait, Kong n'a jamais été absent très longtemps des écrans : le film est ressorti aux États-Unis en 1938, 1942, 1946, 1952, 1956 et 1970. Lors de son premier passage à la télévision américaine en mars 1955, il fut diffusé pendant sept jours consécutifs. Il faut cependant préciser que, dès de sa première ressortie, des plans jugés trop explicites (notamment l'effeuillage de Fay Wray et des indigènes mâchés ou piétinés par Kong) furent supprimés. Il fallut attendre 1971 pour voir ces plans réinsérés.

⁶ Il s'agissait de George Worthing Yates, scénariste de nombreux films américains de science-fiction, dont **Them** (1954), **It Came from Beneath the Sea** (1955), **Earth vs The Flying Saucers** (1956) et **War of the Colossal Beast** (1958).

⁷ Cette crise du pétrole est également représentée par la capture de Kong pour en faire l'icône publicitaire d'une compagnie pétrolière. Lors du spectacle à New York, le monstre est d'abord caché sous une immense pompe à essence, symbole de la nouvelle menace qui pèse sur la traditionnelle prospérité américaine. Du reste, Kong n'est pas le seul monstre utilisé par une compagnie pétrolière. Pour dénoncer le plan d'urgence du président Ford afin de résoudre la crise, une publicité de Mobil Oil montrait le requin de **Jaws** prêt à dévorer une pompe à essence à laquelle s'agrippait un nageur terrorisé. Dans une caricature du Albany-Times-Union, le requin devenait le roi du pétrole s'appêtant à avaler le malheureux consommateur.

⁸ Illustrée entre autres par la célèbre scène de l'effeuillage de Fay Wray par un Kong curieux.

⁹ Le film gagna inexplicablement un Oscar pour ses effets spéciaux !